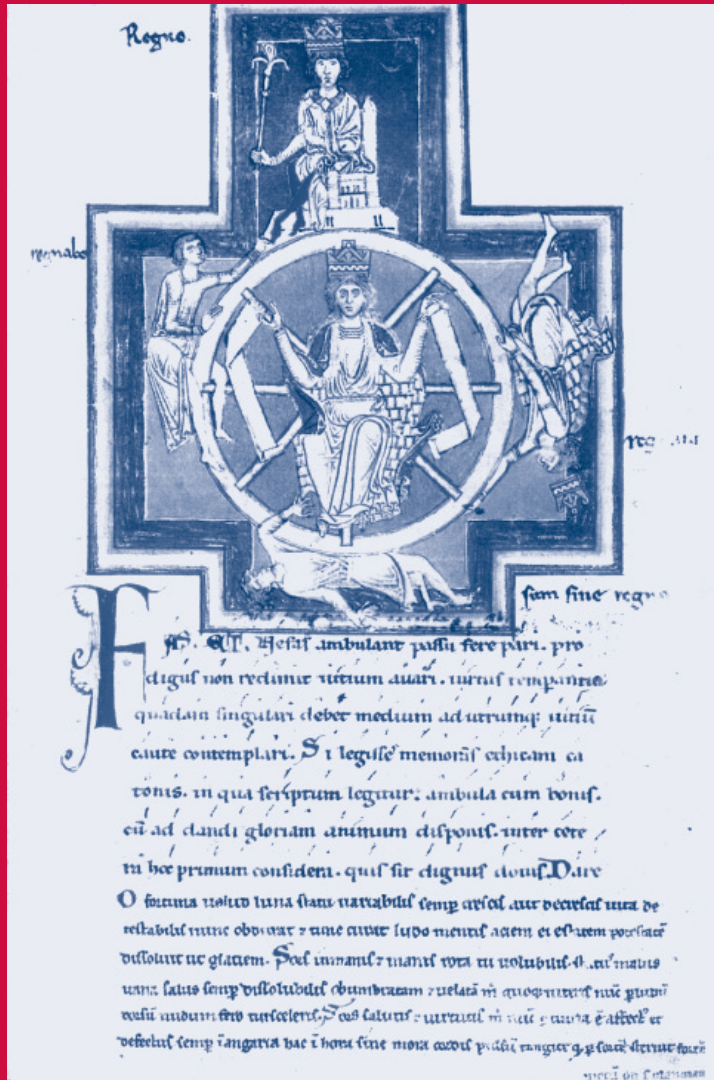


# LE MOYEN AGE

REVUE D'HISTOIRE  
ET DE PHILOLOGIE

2/ 2010

Tome CXVI



d'antinomies développé dans les deux chants « symétriques » et consécutifs XI et XII, combien des divergences d'ordre spirituel n'excluent pas la recherche de vivifiantes concordances, notamment au regard de personnages si controversés en leur temps tels que Siger de Brabant ou encore Joachim de Fiore dont Dante donne une version revue et corrigée (II, p. 88, 104 ; *Id.*, p. 109 s.).

Quant à la seconde partie de ce diptyque dantesque paradisiaque, consacré à « Dante parmi les sages » (II, p. 75-119), elle s'efforce de définir la tonalité et la finalité de la mystérieuse troisième guirlande, après les deux premières, fortes de douze membres chacune, et examinées dans le chapitre premier où jouaient encore apparentements éventuels et manifestes oppositions. Dans ce chant second, consacré à la « sagesse », Dante en profite aussi pour éclaircir ce que pour lui « écrire » signifie, lui qui se qualifie de « scribe » – et scribe délégué (mais pas de « docteur ») – en quête de « vérité », un terme par contre des plus usités par le lexique des trois *cantiche* (une bonne trentaine de fois à la rime).

L'autre moitié du volume exégétique (p. 121-227), à l'inverse de la première consacrée principalement à une double thématique, se présente, sous une forme très focalisée, c'est-à-dire de « gloses » et d'« appendices » très divers comme autant de fiches consultables dans une lecture cursive : ce sont les deux autres chants III et IV et pour un total d'une bonne vingtaine de mises au point ponctuelles plus brèves, mais qui, comme toujours chez Dante, ne se privent pas de renvois à des thèmes, situations, développements, événements ou personnages autres que ceux du chant XII qui, eux, défilent par séries symétriques à la fois identiques et dissemblables.

En définitive, l'ouvrage critique de F.B. trouve sa juste place avec sa double optique circonstancielle d'une part, thématique, systématique, d'autre part : histoire de rappeler, après M. Corti, « que tout se tient chez Dante », à l'intérieur d'un cercle.

\* \* \*

Parmi les titres qui, dans les siècles successifs, depuis sa mort en 1374, ont été couramment donnés au corpus en vulgare des 366 poèmes plus connus, de nos jours, sous le titre de *Canzoniere*, recueil conçu par Pétrarque sous forme de diptyque, celui, latin, de *Rerum Vulgarium Fragmenta*, repris dans le volume évoqué ici<sup>5</sup> par G. Savoca, universitaire sicilien, de Catane, paraît le mieux convenir au recueil que ce même poète tenait pourtant pour de simples *nugae* (bagatelles).

Cette nouvelle édition est beaucoup plus qu'une simple réédition qui, sous ce titre à la latine, expression du fragmentaire avec son pluriel au goût d'inachevé, si disséminant, revêt la forme d'un très beau et très fort volume de plus de 650 pages auquel, mince réserve, aurait peut-être pu s'ajouter l'index des cinq formes poétiques de ce bouquet, de ce diptyque à la gloire de Laure : par ordre de grandeur décroissante, les 317 sonnets, les 29 canzoni, les 9 sestines, les 7 ballades et les 4 madrigaux, en fonction de l'inégale répartition entre les deux volets du *Canzoniere* (Laure vivante/Laure morte), c'est-à-dire respectivement des 263 puis des 103 compositions poétiques.

5. FRANÇOIS PÉTRARQUE, *Rerum Vulgarium Fragmenta*, éd. Giuseppe SAVOCA, Florence, Leo S. Olschki, 2008 ; 1 vol., 665 p. (*Polinnia*, 21). ISBN : 978-88-222-5744-4. Prix : € 70,00.

La très grande et très utile lisibilité, l'élégance, la belle clarté de ce volume « revu et corrigé », notamment par la disposition du texte des poèmes, par l'apport d'inesestimables pièces documentaires de diverse nature, mais aussi par le chiffrage succinct mais extrêmement minutieux en bas de page des variantes du fameux manuscrit Vatican 3195, pour lequel se sont relayés, comme en étroite symbiose, et le copiste identifié (G. Malpaghini) et le poète Pétrarque en personne, dans une proportion de 2/3 pour 1/3 (cf. p. XV, nota al testo), reproduit partiellement, en couleurs ou en noir et blanc, avec d'autres, sous forme de seize planches, sautent aux yeux dès la première « lecture » appelée à revisiter ce texte poétique prestigieux : ainsi, l'utilisation des caractères gras, au premier coup d'œil, attire l'attention sur la partie du vers ou de la strophe, dans le cas des canzoni par exemple, jusqu'à la trois cent soixante sixième et dernière, dédiée à la Vierge (p. 590-594) ; tout comme, dans la partie bas de page réservée généralement à un commentaire de chacun des poèmes, courts ou longs, mono- ou pluri-strophiques, commentaire le plus souvent condensé en un paragraphe, tout au plus dans une demi-page (ex. le sonnet XLVI, p. 81 ou la canzone XXXVII, p. 63), indicatives plus qu'exhaustives, l'encart sombre, en cursive, tranche et souligne de façon personnalisée, plus vivante, la modification apportée, ici, par le poète, mettant en relief le travail de la main ; ce « poetar » qui est « un faire » comme nombre de lettres de la correspondance en font état, une manière aussi de rappeler que le copiste, en volgare se dit *amanuense* (à la latine) comme pour mieux souligner le travail ouvrier de transcription par la voie manuelle.

En rupture marquée avec toute une si longue tradition de l'édition et de la réédition des *Rime sparse* (autre titre usité pour le *Canzoniere*), tel est, systématiquement étendu à l'ensemble des 366 « ouvrages » pétrarquiens, le choix conscient que s'est proposé, en définitive G.S. pour un patient travail de révision raisonné qui tient compte de variantes chiffrées dans chaque circonstance, dans chaque domaine (par centaines) ; un choix qui ne trouve sa pleine et entière justification que s'il est accompagné du travail collatéral de synthèse de toutes les données de restauration (polyvalence ?) du texte du manuscrit original (cf. *Al lettore*, p. VI-VII). L'amateur de statistiques et de multiples repères chiffrés, lira et consultera avec le plus grand intérêt déjà, l'avant-propos adressé, à la manière dantesque « au lecteur » précisément. Il y a là un monument extrêmement précieux qui vient enrichir notre connaissance de l'œuvre pétrarquienne pour qui, on le disait, « poetar » était avant tout un « faire » : un document vivant de poète-en-travail que son recueil qualifié par lui, modestement et humblement de *nugae*, caractérise et qui fut l'œuvre de toute une existence, diptyque remanié et révisé jusqu'aux derniers jours.

Grâce à cet ouvrage, celui de la synthèse et du commentaire de l'ensemble du travail de rénovation, sous la plume de l'exégète catanais, « forme » et « fond » se retrouvent indissociablement liés ou réconciliés par la grâce des deux « réviseurs », Malpaghini le copiste, et Pétrarque.

Dans un autre volume<sup>6</sup>, en huit chapitres, dont deux (le second qui explicite le titre et le cinquième consacré à la ponctuation), dépassent largement la quarantaine de pages, deux fois plus que les autres chapitres en général, G.S. passe en revue tous les problèmes constitutifs du fameux manuscrit Vatican 3195. Jamais aupara-

6. Giuseppe SAVOCA, *Il Canzoniere di Petrarca tra codicologi a ed ecdotica*, Florence, Leo S. Olschki, 2008 ; 1 vol., 173 p. (*Polinnia*, 20). ISBN : 978-88-222-5805-2. Prix : € 38,00.

vant, le célèbre manuscrit autographe original n'avait autant été passé au peigne fin, notamment en ce qui concerne son descriptif si minutieux, avec, entre autre, la « double lecture » des 31 derniers poèmes revus et corrigés par le poète en personne des 366 compositions du recueil en volgare (1 et 7). Et ce, depuis l'étude pionnière, fort ancienne (1886), du grand savant pétrarquien P. de Nolhac.

Avant de clore son ouvrage si savamment didactique, d'une érudition épigraphique, codicologique, philologique aussi remarquable, par un chapitre VIII, véritable récapitulatif (p. 229-242) de toutes les données vues sous l'angle quantitatif et statistique, et sur le recensement des nouveautés qui feront date, G.S. consacre cinq chapitres intermédiaires, successivement : d'abord (chap. III) à l'histoire interne, aux formes et éditions chronologiques des *Rerum Vulgarium Fragmenta*, notamment au regard de la seconde et de la troisième édition ; ensuite aux différents codex et aux rééditions successives jusqu'à celle de Contini, du second après-guerre (1949) et même au-delà, une place importante étant donnée à celle, magistrale à beaucoup d'égards, de Bembo à l'orée du XVI<sup>e</sup> s. ; le tout fait l'objet de la riche matière du copieux chapitre IV (p. 97-127) ; mais par-dessus tout, à la ponctuation (et autres signes diacritiques de séparation, de mise en relief, de corrections etc.), objet de ce chapitre V si pléthorique (de près de cinquante pages) ; et, pour en terminer avec ce tour d'inspection de visualisation si méticuleuse de ce manuscrit *princeps*, les chapitres VI et VII sont respectivement consacrés à la graphie d'abord, tenue sous le regard du système des majuscules, « vice » pétrarquien particulièrement voyant, à l'orthographe ensuite avec ses nombreuses variables tellement pétrarquiennes également. Y est redit (cf. *Avvertenza*), chiffré, l'énorme travail de corrections et amendements opérés sur le texte original, qui équivalait à un authentique travail de restauration (par le détail comme sur le fond). L'on songe inévitablement, en consultant un tel ouvrage, grâce également, ici, à l'impeccable fac-similé en noir et blanc comme en couleur, de seize « tables » reproduisant, partiellement, des manuscrits de trois sources différentes : florentine (la Laurentienne), romaine (la Vaticane) et lombarde (Brescia, la Querinienne), répertoriés à la p. 317, l'on songe donc inévitablement à ce que pourrait être l'œil, dans le domaine des arts figuratifs, du témoin curieux d'« images » surprenant les opérations en cours de restauration d'une fresque ou d'un ensemble de fresques : rapprochement nullement fortuit au sujet d'un poète qui eut, un temps, partie liée avec le peintre siennois Simone Martini (cf. sonnets LXXVII-LXXVIII) tout comme avec Giotto, autre Toscan et compatriote, dont il posséda, un temps, un tableau (une madone), privilège inouï d'intimité entre les deux illustres Toscans.

Au total, une véritable encyclopédie, d'ailleurs voulue par G.S., tant s'est avéré passionné son désir de refonte d'une lecture du *Canzoniere*, des sources pétrarquiennes (d'autres manuscrits, on l'a vu, sont également convoqués) ; à elle seule, elle se présente comme un historique pluriséculaire des pratiques et de l'art pétrarquien vu à travers le prisme de générations de lecteurs de cet humaniste épris du « poetare », à la croisée du latin et du volgare.

La parution simultanée des *Rerum Vulgarium Fragmenta* du recueil poétique en volgare de Pétrarque, commenté pas à pas, et de ce gros volume de commentaire systématisé, méthodologiquement si bien distribué, offre au lecteur d'aujourd'hui ce qui est le vœu du seul auteur (G.S.) des deux ouvrages : celui d'une « genèse en symbiose », à lire (à décrypter) en parallèle, contemporanément, soit deux « opérations » de lecture et d'interprétation d'un seul et même chantier critique qui obéit aux

mêmes règles d'une poétique exigeante née d'une double « paternité » différenciée, celle du copiste Malpaghini et sa « seconde main », celle du créateur Pétrarque et réviseur pour un tiers du recueil en vulgare.

Telle est la performance critique éditoriale, de synthèse cette fois, que nous permet de « contempler », en détail et dans son ensemble, G.S. : un travail de fourmi qu'il serait, à l'avenir, très difficile voire impossible de surpasser.

*Université Paul-Valéry – Montpellier 3*

Jean LACROIX